



*Wilfrid STINISSEN*

**L'ÉTERNITÉ  
AU CŒUR DU TEMPS**

Éditions  du Carmel



*Wilfrid STINISSEN*

## **L'ÉTERNITÉ AU CŒUR DU TEMPS**

Nous croyons savoir ce qu'est le temps. Il nous semble même familier ; il est notre demeure et nous ne pouvons nous figurer ce que serait notre existence hors de lui.

Mais si nous y réfléchissons bien, nous nous heurtons à quelques difficultés. N'est-il pas étrange que quelque chose de si habituel soit également si difficile à circonscrire ? Dès que nous essayons d'approfondir ce qu'est le temps, nous nous retrouvons en plein mystère.

Pourtant, au lieu de s'irriter de ne pouvoir comprendre une chose aussi simple, pourquoi ne pas préférer se réjouir de la grandeur d'un mystère qui nous entoure et nous invite à y vivre dans une constante admiration ? Nous serions alors comme des enfants dans un monde féerique qui n'en finit pas de nous dévoiler ses merveilles.

Le but de cet ouvrage n'est donc pas de donner une explication exhaustive de la nature du temps ni d'en épuiser son mystère ; mais de montrer plutôt que le temps est bien plus mystérieux que nous le croyons puisqu'il est enveloppé de la présence éternelle de Dieu. Vivre le temps dans cette perspective, et utiliser les multiples possibilités que celle-ci nous offre constituera le but principal de notre ouvrage.

Extrait de la Préface

*Le Père Wilfrid Stinissen, carme déchaux, est l'auteur de nombreux ouvrages de spiritualité : La nuit comme le jour illumine, L'oraïson contemplative, Cachés dans l'Amour.*

*collection Vie intérieure*



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ordinaire « signifie » *tellement* le corps du Christ qu'en fait, il *est* le corps du Christ. Ici, la signification coïncide avec la réalité. La signification absorbe toute la chose.

<sup>4</sup> *Sermo* 80, 8, PL 38, 498.

<sup>5</sup> Gallimard 1947, p. 37-38.

<sup>6</sup> *Documentation Catholique* II.10.1962.

# LA RAISON D'ÊTRE DU TEMPS

Pourquoi Dieu a-t-il créé le temps ? Pourquoi, avant même que s'ouvrent devant nous les portes de l'éternité, devons-nous vivre cette vie étrange avec toutes ses difficultés et ses souffrances, avec ses péchés et ses fautes ? Si Dieu est amour, s'il est tellement magnanime, pourquoi ne nous donne-t-il pas tout à la fois ? Pourquoi faut-il tant de « temps » pour atteindre notre fin ?

Dieu, lui, vit hors du temps, dans un présent perpétuel, dans une béatitude où rien ne manque. Or si c'est sa volonté que nous partagions sa vie – le christianisme l'affirme – pourquoi ne nous fait-il pas entrer tout de suite dans cette béatitude ? Pourquoi nous faut-il avancer indéfiniment à petits pas chancelants qui sont souvent des faux pas ?

### Du temps pour grandir

Bien des philosophes se sont étonnés devant cette étrange situation de l'homme. Celui-ci aspire à l'absolu, à la totalité et n'en atteint pratiquement que d'infimes parties. Tout, dans sa vie, doit se faire pas à pas.

L'homme n'arrive même pas à être complètement lui-même. De Dieu on peut dire qu'il est lui-même, il coïncide pleinement avec lui-même. Mais l'homme, lui, doit se quitter lui-même pour se trouver. Il ne se reconnaît pas tout à fait lui-même en ce qu'il est dans l'instant. Loin de coïncider avec lui-même, il est déchiré, écartelé simultanément entre le passé et le futur. Il vit dans la dispersion ; de fait, il est *diaspora*.

La tâche de sa vie sera de transformer cette multiplicité en une unité structurée.

Mais pourquoi Dieu donne-t-il à l'homme une mission aussi « impossible » ? Pourquoi Dieu ne crée-t-il pas l'homme achevé dès le départ ? Dans mon petit livre *Père, je m'abandonne à toi*<sup>1</sup>, j'ai essayé d'expliquer pourquoi Dieu ne crée pas l'homme parfait du premier coup. Ce n'est pas qu'il veuille lui rendre la vie difficile, mais c'est parce que, dans son amour, il veut lui donner la possibilité de participer à sa propre vie trinitaire. La vie des trois personnes divines consiste en un éternel échange où elles se donnent l'une à l'autre et se reçoivent l'une de l'autre. Si l'homme était créé parfait dès le début, il partagerait, certes, la vie des Personnes divines en ce qu'elles se reçoivent l'une de l'autre, mais il ne partagerait pas leur don de l'une à l'autre. Il recevrait tout de Dieu, mais ne pourrait rien lui « donner ». Il serait donc privé d'un aspect essentiel de l'amour. L'amour est toujours un « donner » et un « recevoir ».

En réalité, l'homme n'est *pas achevé* lorsqu'il sort des mains de Dieu. Il est seulement équipé de possibilités qu'il devra lui-même conduire à leur plein développement. Il est doté d'une volonté libre afin de pouvoir choisir Dieu ou le rejeter. C'est là le sens de l'arbre défendu dans le récit de la création : Dieu met le premier couple humain en face d'un choix grave, lourd de conséquences. Si c'est Dieu qu'ils choisissent, ils auront fait quelque chose pour lui, ils lui auront *donné* quelque chose. Et Dieu en sera heureux et reconnaissant. Il ne veut pas avoir le monopole de la générosité et imposer à l'homme une situation unilatérale de reconnaissance. Il veut que l'homme, lui aussi, puisse faire montre de générosité, car lui-même, Dieu, veut pouvoir être reconnaissant envers sa créature.

Mais choisir Dieu, réaliser ses possibilités, se développer, mûrir et ainsi *devenir* un être achevé, demande du temps. *La*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Jésus a le temps

Du Père, Jésus reçoit aussi le temps. Il sait que le temps fait partie de la vie humaine. L'homme a reçu mandat d'être fécond et de se multiplier, de remplir la terre et de la soumettre (Gn 1, 28). Cela ne se fait pas d'un seul coup : il y faut du temps. Quand saint Luc écrit que « Jésus progressait en sagesse et en taille » (2, 52), il dit par là même que Jésus respectait le temps. Il n'était pas pressé. Il pouvait attendre que « l'heure » soit venue. Cela ressort aussi très clairement de la durée de sa vie cachée à Nazareth.

Nous, par contre, nous avons tendance à pratiquement ignorer le temps. Nous essayons de sauter les étapes, de prendre des décisions prématurées, d'accomplir des tâches qui ne nous ont pas été demandées.

Ne serait-ce pas là, justement, le péché du Paradis ? Que l'homme n'ait pu attendre que le fruit lui soit donné ? Nous lisons qu'au vainqueur sera donné à manger de l'arbre de vie (Ap 2, 7). Mais l'homme ne peut pas attendre si longtemps. Il se jette sur le fruit et mange de l'arbre qui n'est pas le bon, à l'heure qui n'est pas la bonne.

Chaque péché est, à la base, un refus du temps. Tout bien vient de Dieu, mais il ne donne pas tout en même temps. Le péché est de vouloir posséder quelque chose que Dieu ne veut pas encore donner, de s'emparer tout de suite de ce que Dieu ne donnera que peu à peu.

« Le jour où vous en mangerez (du fruit de l'arbre défendu) dit le serpent à la femme, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux » (Gn 3, 5). De fait, il faisait partie du plan de Dieu que l'homme devienne semblable à lui. Mais l'heure n'en était pas encore venue. Il voulait que l'homme se prépare à ce don, croisse vers lui. Mais l'homme n'a pas le temps.

Nous comprenons alors pourquoi le Nouveau Testament insiste tant sur *la patience*. Il s'agit d'attendre, de veiller, d'être prêt (Mt 24, 43-44). On ne peut pas se rendre n'importe quand au festin des noces, mais seulement lorsque l'Époux vient (Mt 25, 10-11). « Voici, je viens comme un voleur. Heureux celui qui veille et garde ses vêtements » (Ap 16, 15).

Jésus a conscience de l'existence d'une « heure » qu'il ne doit pas saisir avant le temps : « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2, 4). Cette heure-là est aussi l'heure du Père. C'est l'heure à laquelle, traversant sa passion et sa mort, il vaincra et sera glorifié. Il ne veut avoir aucun pouvoir sur cette heure, pas même celui de savoir quand elle surviendra : « Ce jour et cette heure, nul ne les connaît, ni les anges du ciel, ni le Fils, personne sinon le Père » (Mc 13, 32).

C'est précisément par cette libre non-connaissance qu'il demeure entièrement ouvert à son Père, dépendant de lui. L'heure viendra quand le Père la fera venir ; il suffit que le Père la connaisse. Chez Jésus, aucune curiosité pour scruter l'avenir. L'avenir viendra quand il viendra. Et quand l'heure vient enfin, elle est toute fraîche dans sa nouveauté. Elle n'a pas été triturée par des idées préconçues, des rêvasseries, des craintes ou des espoirs.

*Ne rien anticiper* est caractéristique de la manière dont Jésus vit le temps. Il reçoit ce que donne le Père. Et le Père lui donne ce qu'il a besoin de savoir et de faire pour l'accomplissement de sa mission. Dans le passé, on croyait que Jésus avait une connaissance détaillée de tout ce qu'il aurait à faire dans sa vie, de tout ce qui lui arriverait. Pour les anciens, ne pas avoir cette connaissance serait revenu à ne pas être Dieu. Et ceux des modernes qui disent le contraire, à savoir que Jésus ignorait la plupart de ces choses, le disent souvent parce qu'ils ne croient pas en la divinité de Jésus.

Jésus est Dieu, mais un Dieu *fait homme*. Il prend sa condition humaine au sérieux, il veut être « en toute chose semblable à nous excepté le péché » 4. Il renonce librement à sa connaissance divine et la laisse à la garde du Père. Par là, il ne devient pas moins Dieu, mais plutôt davantage : il montre bien plus clairement qui est Dieu. Dieu est l'amour qui se donne totalement pour l'aimé.

C'est justement parce que, de son propre gré, Jésus ne sait pas ce qui doit lui arriver, qu'il peut être pour nous un modèle, « l'initiateur de la foi et qui la mène à son accomplissement » (Hb 12, 2), et qu'il peut dire aussi dans ses paraboles qu'il faut veiller et attendre dans l'insécurité. Ce qu'il dit, il le fait lui-même.

## Le temps et ses contrefaçons

Pour Jésus, le temps n'est pas comme un récipient vide. Son temps est toujours rempli, car il coïncide avec la mission reçue du Père. Pour lui, « avoir le temps », signifie avoir du temps pour Dieu. Son temps est le temps du Père. Ce temps ne se situe pas aux antipodes de l'éternité. Au contraire, c'est un temps rempli d'éternité : l'action du Père y est présente. Ce temps est grâce ; ce temps est toujours « le temps favorable, le temps du salut » (2 Co 6, 2).

Face à ce temps intègre, on trouve aussi une contrefaçon du temps, un temps qui manque son but, un temps qui est « perdu ». C'est le temps du péché ou du pécheur, temps où, comme Jonas, on fuit Dieu et la tâche qu'il nous donne à remplir. Ce temps-là n'est pas rempli d'éternité puisqu'on ne permet pas à Dieu d'y pénétrer. C'est un temps où il ne se passe rien. Ou plutôt, c'est un temps rempli de manque d'espérance, un temps absurde. « Souvenez-vous, écrit saint Paul, qu'en ce temps-là, vous étiez sans Messie, étrangers aux alliances de la promesse, sans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

choses. » (Mt 6, 31-32)

## Un seul Orant : l'Esprit

Quand Jésus raconte la parabole de l'homme qui, au milieu de la nuit, prie son ami de lui prêter trois pains, et nous fait remarquer que sa persévérance est récompensée, il ajoute de manière inattendue : « Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père céleste donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent » (Lc 11, 13). Il fait discrètement entendre que le Père désire par-dessus tout donner l'Esprit Saint.

L'unique nécessaire pour nous, c'est l'Esprit Saint. Le possédons-nous ? Notre prière se simplifiera incroyablement. Plus besoin de réfléchir pour trouver que demander. De toutes façons, nous ne savons pas ce qui est bon pour nous : « Nous ne savons pas prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables, et celui qui scrute les cœurs sait quelle est l'intention de l'Esprit : c'est *selon Dieu* en effet que l'Esprit intercède pour les saints » (Rm 8, 26-27).

Notre besoin de l'Esprit *est déjà exaucé*. « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » (Rm 5, 5). Quand, avec l'Église, nous prions : « Viens, Esprit Saint », cela ne signifie pas que l'Esprit, jusque-là absent, va enfin venir, mais que celui qui nous a été donné lors de notre baptême, va de plus en plus remplir le champ de notre conscience. Nous voulons prendre conscience de sa présence, nous voulons comprendre combien nous sommes riches.

Demander l'Esprit Saint peut avoir les apparences d'une prière de demande mais c'est en réalité une prière d'action de grâces. Nous apprenons à reconnaître le don qui nous a été fait. Dans cette « reconnaissance », toutes les questions de demandes

trouvent leur réponse. Du fait même que l'Esprit nous est donné, le Royaume de Dieu est rendu présent. Et l'Esprit est lui-même le courant d'amour jamais interrompu, *but et sens* de notre vie avec tous les aléas de cette existence limitée par le temps.

Plus profondément, nous voyons qu'il n'est qu'un seul Orant : l'Esprit. Quand, avec persévérance, nous lui demandons de venir, il prend en charge la prière dans notre cœur : de plus en plus. Ce qui était autrefois un poids – tant de choses sollicitaient notre prière – devient un repos. Nous écoutons et disons « Amen ! » à sa prière. Nous nous joignons à son soupir : « Abba ! Père ! » (Gal 4, 6).

L'Esprit était là au premier instant de la création : il planait au-dessus des eaux (Gn 1, 2). Il est également présent à la fin des temps :

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! » (Ap 22, 17). Il « remplit l'univers » et « tient unies toutes choses » (Sg 1, 7). Pour lui, l'histoire ne se déroule pas dans le désordre et le temps n'est pas une chose qui s'effrite. Tout ce qui est et tout ce qui arrive est *unifié* en celui qui conduit l'histoire à son terme. Se tenir à son écoute et se reposer en lui, c'est trouver l'éternité dans le temps. « Il a mis encore dans leur cœur l'éternité » (Qo 3, 11). Ces mots reçoivent un contenu tout neuf lorsque nous savons que brûle au fond de notre cœur la « vive flamme d'amour ».

Plus de demandes dans cette prière, plus de questions, plus de plaintes. Il ne reste plus rien à « faire », il ne reste plus qu'à « être », à être éternellement en Dieu.

## Prière contemplative

Avant de prier, notre expérience du réel consistait surtout à éprouver ses limites. Nous constatons que tout passe, s'enfuit et nous échappe. Mais après avoir prié, nous voyons comment

toutes les choses ont la capacité illimitée de nous manifester la gloire de Dieu. Remplis nous-mêmes d'éternité, nous découvrons la dimension éternelle de toutes choses.

« Que tout se bouleverse, j'y consens de grand cœur, Seigneur mon Dieu, pourvu que nous nous fixions en toi », écrit saint Jean de la Croix<sup>1</sup>. Fixant en Dieu notre demeure par la prière, nous cessons de vivre dans le contingent, dans l'instable. Les choses continuent à aller et venir, mais nous n'y sommes plus impliqués. Nous nous trouvons à un niveau plus profond, en Dieu qui est la stabilité même. Dans la Bible, peu d'attributs de Dieu sont autant mis en valeur que la stabilité. Il demeure éternellement le même, il est immuable.

La prière dont je parle ici est *la Prière contemplative*. C'est la prière où l'on ne cherche pas à *avoir ni à obtenir* quelque chose de Dieu, mais où l'on se repose en lui. C'est la prière que saint Jean de la Croix veut enseigner à ses lecteurs. Il considère comme sa première tâche de conduire les hommes sur la voie de la contemplation : « C'est une pitié », écrit-il, « de voir tant d'âmes à qui Dieu donne l'aptitude et la grâce prévenante pour avancer dans la voie spirituelle qui, si elles voulaient s'en donner la peine, arriveraient à ce sublime état d'union avec Dieu, n'entretenir cependant avec lui que des relations vulgaires... De fait, il y a des âmes qui, au lieu d'aider à l'œuvre de Dieu en s'abandonnant à lui, entravent son opération par leur indiscrete opération personnelle et par leurs résistances. Elles ressemblent à ces enfants qui, lorsque leur mère veut les porter dans ses bras, agitent leurs petits pieds, pleurent et font effort pour marcher eux-mêmes<sup>2</sup> ».

Ainsi, dès le début de *La Montée du Carmel*, saint Jean de la Croix nous montre de quelle manière se fera la montée. Pour me laisser conduire jusqu'au sommet de la montagne, je dois m'abandonner comme un petit enfant et me reposer sur le sein

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

laisser au premier son de la cloche. On a « terminé » la quantité de travail que Dieu voulait qu'on fasse et c'est de cela qu'on se satisfait.

Cet état d'obéissance continuelle ne nous vient pas dès le départ. Il faut s'exercer systématiquement pour y arriver peu à peu. Lorsque tu pries, tu te trouves livré sans défense à Dieu. Là tu te laisses créer par lui, là tu te laisses pénétrer par la paix de son aujourd'hui éternel. Là aussi tu apprends à tout voir avec son regard. Il devient facile, sous la mouvance de cette prière, de vivre et de travailler dans un climat d'éternité. Une sorte de parfum d'encens s'en dégage.

Malheureusement, un instant plus tard, sans même le remarquer, tu as glissé de nouveau dans l'agitation. Tu regardes ta montre et trouves qu'elle avance trop vite, tu tends les muscles du visage et des épaules, *tu veux absolument finir*. Tu perds de plus en plus contact avec le Maître intérieur, tu ne travailles plus pour « faire sa volonté » (Ps 103, 21), tu es redevenu l'esclave de ton travail. Le rythme de ton travail accélère, ce qui ne signifie pas que tu en « fais » davantage mais plutôt que tu emploies, et gaspilles vraisemblablement, plus d'énergie.

## Une croisée de chemins

Au moment où tu prends conscience de cela, tu te trouves à une croisée de chemins. Tu peux laisser les choses suivre leur cours, perdre de plus en plus de ta substance intérieure et te laisser tyranniser par ton travail. Ou bien tu peux freiner et dire : « stop ! »

Nous connaissons ce petit mot de la circulation routière. Nous le rencontrons à tout bout de champ et acceptons facilement de lui obéir. Nous entêter à ne pas tenir compte du signal « stop » mettrait en danger notre vie et celle des autres, sans parler des

billets que nous ne tenons pas tellement à perdre en contraventions. Mais lorsqu'il s'agit de gagner ou perdre notre « âme », il nous est plus difficile d'obéir à cette obligation du « stop ».

Dès que tu remarques que quelque chose ne va pas dans ta façon de travailler, dès que tu deviens tendu et nerveux, dès que tu n'agis plus en esprit d'abandon et sans souci, il est temps de réagir et de dire : « stop ! » Et avant de continuer ton travail, tu reviens à l'attitude intérieure juste. Tu peux fermer les yeux quelques instants en laissant reposer les mains sur tes genoux, et calmement te remettre sur la longueur d'onde de l'éternité : « Qui donc aurais-je dans le ciel ? Avec toi, je suis sans désir sur la terre » (Ps 73, 25).

Étant donné que tu es un tout constitué de matière et d'esprit, d'âme et de corps, tu peux aussi observer comment ton corps se comporte pendant le travail. Le corps peut servir de baromètre, surtout pour ceux qui ne sont pas encore suffisamment habitués à discerner leur attitude intérieure. Pourquoi as-tu les épaules remontées lorsque tu écris, pourquoi ces rides profondes sur ton front, pourquoi te crispes-tu sur ta plume ? Détends-toi ! Écrire ne demande pas nécessairement un tel effort !

Ton pauvre dos douloureux te crie peut-être qu'il est temps de dire : « stop ! », de rectifier ta position extérieure et par là même l'attitude intérieure. Ton dos ne se porte pas bien quand tu t'affaisses à ce point. Redresse la colonne vertébrale et permets-lui de s'accorder à l'attitude intérieure que tu veux avoir. Un cœur tourné vers le haut ne fait pas bon ménage avec un dos recroquevillé.

Il nous faut apprendre à ne pas nous précipiter sur le travail mais à commencer sur un léger « stop ! » Prenons le temps de nous mettre dans l'attitude juste, prenons de la distance par rapport à tout motif égocentrique, ouvrons-nous à la volonté de

Dieu et à sa force. Nous pouvons, avant de commencer, faire le signe de la croix sur nos instruments de travail et appeler sur eux une bénédiction, nous pouvons prier pour tous ceux qui de près ou de loin sont concernés par notre travail. L'important est d'au moins *commencer* de la bonne manière.

## Le petit exercice du Métropolitite Antoine Bloom

Le risque est grand de perdre ensuite peu à peu l'attitude juste et de retomber dans nos vieilles habitudes. Mais nous pouvons *recommencer* !

Dans son livre *L'école de la prière*, Antoine Bloom recommande un petit exercice qui vaut son pesant d'or<sup>1</sup>. J'ai expérimenté combien il est bienfaisant pour l'avoir souvent pratiqué. L'exercice consiste à arrêter le temps au moment où il s'écoule à toute allure, c'est-à-dire quand tu es en pleine activité et pressé. Pour beaucoup d'entre nous, cette hâte est presque l'état normal. Tu es en train de faire une chose que tu juges importante, une chose dont tu as l'impression que l'univers en dépend. Et tu dis : « stop ! »

Si tu as le courage de faire cela, tu découvres une chose essentielle. « Tu remarques », dit Antoine Bloom, « que la fin du monde n'est pas arrivée ». Nous nous faisons souvent illusion et imaginons que le devoir, l'amour du prochain, notre santé, notre métier, nous contraignent à terminer ce travail. Cela peut arriver et il faut aussi avoir un peu de bon sens. Mais bien des fois, il n'en est pas ainsi. Le travail peut attendre. Si par hasard, un jour je me sens las et inerte, il faudra bien que le travail attende beaucoup plus longtemps, plus que ne le demanderaient les quelques minutes d'arrêt de l'exercice. Donc tu te dis : « Quoi qu'il arrive, dans une heure (par exemple)

je m'arrête ». Le plus simple est d'utiliser un compte-minutes. Tu le remontes et décides : « Maintenant je travaille jusqu'à ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

### SAINT OUBLI – SAINTE MÉMOIRE

La mémoire est une puissance à deux tranchants. Sans mémoire, je n'aurais pas de véritable identité. Je ne me reconnaîtrais pas aujourd'hui comme celui que j'étais hier. Comment pourrais-je être fidèle si je ne me souvenais pas de mes promesses ? Comment pourrions-nous être d'accord si nous ne nous rappelions pas nos accords ? Et à quoi servirait de nous retrouver, comment ces rencontres pourraient-elles nous conduire à des relations profondes et durables, si nous ne nous reconnaissons pas ? Si la mémoire n'existait pas, ce serait le chaos dans le monde.

Cependant, à la mémoire se trouve aussi lié un élément de trahison. La mémoire déforme la réalité. Rencontrer un ami d'enfance après de nombreuses années de séparation peut être une amère déception. Je m'attendais à revoir un être gai, ouvert, optimiste, mais celui que je rencontre ne ressemble pas à l'image que je gardais de lui. Il est blasé et a perdu sa confiance en la vie. À l'inverse, comme il est difficile de rencontrer son semblable sans le moindre préjugé, alors que je me « souviens » d'avoir un jour été terriblement blessé par lui !

Ce n'est pas ma mémoire que je devrais alors accuser, mais plutôt le mauvais usage que j'en fais. Comme tout autre chose, la mémoire peut s'utiliser bien ou mal. Au lieu de comprendre que l'image gardée par ma mémoire correspond à une chose autrefois vraie mais qui a cessé d'être telle, j'ai tendance à imposer ce souvenir du passé à la réalité de maintenant. Je ne vois pas la réalité mais une image hors d'usage. Je me bats

contre des moulins à vent détruits depuis longtemps.

Je n'arriverai jamais à vivre dans le réel si je n'apprends pas à dresser ma mémoire. La mémoire est habituellement hyperactive. Elle me propose ses images à temps et à contretemps. Si je ne veux pas me retrouver empêtré dans tout ce fatras, je dois apprendre à le trier. Certains éléments sont utiles mais beaucoup sont sans valeur. Il est quelquefois bon de se rappeler mais souvent il vaut mieux oublier.

## Apprends à oublier

Dans l'art d'oublier, on peut difficilement trouver un meilleur maître que saint Jean de la Croix. Beaucoup s'effraient de son radicalisme, mais ceux qui veulent aller jusqu'au bout du chemin et atteindre le sommet de la montagne dès cette vie, finissent souvent par revenir à lui. Nous trouvons enfin là quelqu'un de pleinement d'accord avec lui-même !

Si le plus important dans la vie est le « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force » (Mc 12, 30), il est évident qu'il ne faut pas laisser les puissances de notre âme suivre chacune sa propre voie. Tout en nous est destiné à rayonner, à converger vers un but unique : Dieu.

Toutes nos énergies doivent être investies dans notre amour pour lui. Là réside notre vocation et là aussi se trouve notre unité : nous sommes créés pour être orientés « en sens unique » vers Dieu. Nous occuper de ce qui nous éloigne de Dieu ou ne nous conduit pas à lui, c'est perdre notre temps et manquer le but de la vie.

Appliquer ceci à notre mémoire signifie que beaucoup des souvenirs, auxquels nous revenons souvent, sont à oublier. Dans les célèbres *Cautelas* (Précautions spirituelles), saint Jean de la Croix écrit : « Ne te scandalise, ne t'étonne de rien de ce que tu

vois ou entends, mais vise à te maintenir dans *l'oubli* complet que je viens de dire »<sup>1</sup>. Dans ses *Avis à un religieux pour atteindre à la perfection*, nous lisons : « Que vous mangiez, que vous buviez (1 Co 10, 31), que vous parliez, que vous traitiez avec les séculiers, ou que vous fassiez toute autre chose, entretenez constamment en vous le désir de Dieu, élevez vers lui vos affections, car c'est chose indispensable à la solitude intérieure. Pour la pratiquer, cette solitude, l'âme *doit sans cesse diriger ses pensées vers Dieu, dans l'oubli de toutes les choses passagères* qui se rencontrent dans cette vie si courte et si misérable<sup>2</sup>. »

Parmi les *Paroles de lumière et d'amour*, il s'en trouve plusieurs qui touchent à ce thème. Par exemple : « Tu t'assujettiras sans peine les personnes et les choses *si tu les oublies en t'oubliant toi-même*. »<sup>3</sup>

« ... tiens-toi à ce bien qui attire tous les autres ; je veux dire la solitude jointe à l'oraison et aux saintes et divines lectures. Apprends à y persévérer, dans *l'oubli de tout ce qui ne t'incombe point par devoir*.<sup>4</sup> »

On pourrait objecter, et avec raison, que les textes cités sont tous écrits pour ses frères dans l'Ordre du Carmel, donc pour des hommes qui ont choisi une vie expressément contemplative : des hommes qui ont, même dans certaines modalités extérieures, orienté avec détermination leur existence vers la prière et la contemplation. Dans un carmel, il est possible d'oublier quantité de choses auxquelles on serait obligé de penser dans une vie extra-conventuelle. Ainsi par exemple, lorsqu'on a fait vœu de pauvreté, on peut oublier sans scrupules tout ce qui a rapport avec l'argent. Cependant chaque couvent possède un frère économe qui accorde peut-être plus de temps au « mammon trompeur » (Lc 16, 9) que ne le ferait un *laïc*. Et pourtant lui aussi est un carme et les règles de saint Jean de la Croix valent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devant son action, la « corruption » est désarmée.

## La pression du passé

Venons-en maintenant à notre passé. Car c'est dans notre relation au passé que notre esclavage se fait le plus lourdement sentir. Souvent notre passé devient raide et figé. Il nous étreint de tout son poids. On a écrit sur « la pression du passé »<sup>1</sup>. Nous avons l'impression d'être poursuivis par notre passé.

Si nous n'avons pas reçu assez d'amour dans notre enfance, si notre éducation a été trop sévère, nos parents nous critiquant sans cesse, nous portons en nous l'impression de n'être bons à rien. Notre passé nous tient sous son emprise. C'est la caractéristique des névroses : on se sent englué dans son passé. Le névrotique est impuissant à quitter le passé pour vivre dans le présent. Il est esclave de ce qui a été.

Peut-être les choses ne se sont-elles pas aussi mal passées. Peut-être avons-nous eu des parents débordants d'amour. Cependant, nous avons réagi à notre manière face aux difficultés de l'existence. Nous avons appris à maîtriser une situation, à nous en sortir quand l'épreuve nous frappe. Nous l'avons fait d'une certaine manière qui, parce qu'elle s'est montrée efficace dans le passé, risque de devenir un modèle passe-partout qui nous invite ou même nous presse de réagir de la même façon devant des circonstances semblables. Ces types de réaction vécus dans le passé limitent notre liberté. Au lieu d'aller à la rencontre d'une situation avec un esprit ouvert, à partir de zéro, libres de préjugés, nous recourons à une réponse toute faite. Au fond, il ne se passe rien de nouveau. Inconsciemment, nous nous comportons comme nous l'avons toujours fait. Nous bloquons ainsi le courant inépuisable de la vie qui, sans cesse, cherche à créer en nous une vie toujours nouvelle.

Le vieil homme, dans son égocentrisme, a une curieuse

conception du temps. Pour lui, c'est presque toujours du passé qu'il s'agit. Il ne peut voir le futur que comme une répétition du passé ou alors, dans le meilleur des cas, comme un combat contre lui. Mais même celui qui combat son passé investit de l'énergie dans *ce qui fut* au lieu de prendre en compte *ce qui est maintenant*. C'est toujours le présent qui est sacrifié. Pour le vieil homme, le présent est sans importance. Le présent n'est qu'un passage rapide, à peine remarqué, entre le passé et l'avenir. Le présent n'a pas de valeur propre. Il n'est qu'un moyen de transférer le passé dans le futur.

Quand je m'identifie à mon ego, je vois mon prochain à travers des verres teintés parce que j'ai vécu autrefois dans mes contacts avec lui. Cette personne m'a blessé dans le passé et je m'attends à ce qu'elle me blesse de nouveau. Je suis sur mes gardes et je sors les griffes. Je l'accuse ensuite de n'avoir pas été aimable avec moi. Mais comment son amabilité aurait-elle pu m'atteindre lorsque je m'abritais derrière mes retranchements ? Ou bien, n'ayant que de bons souvenirs de nos précédentes rencontres, je m'attends à ce qu'elle me montre de l'amabilité cette fois aussi. Si par hasard elle paraît un peu absente ou déprimée, je suis déçu. Elle n'est pas comme elle était et je considère cela comme une offense.

Si je vis de cette façon, mon passé, comme un tyran, m'interdira toute rencontre avec les gens tels qu'ils sont. Je deviendrai incapable de les voir dans leur réalité, dans leur vérité. Je rencontrerai seulement l'image que je me suis fait d'eux. Au lieu d'aller à la rencontre d'une personne vivante, je vais vers une image morte. Pas étonnant que nous ayons du mal à nous atteindre vraiment les uns les autres.

L'Évangile nous exhorte à quitter le passé. Le jour où un homme vint trouver Jésus, l'assurant qu'il le suivrait partout, il reçut cette réponse : « Les renards ont des terriers et les oiseaux

du ciel des nids ; le Fils de l'homme, lui, n'a pas où poser la tête » (Lc 9, 58). Tout ce qui auparavant lui apportait la sécurité, tout ce qui, après des années, lui était devenu évident, (avoir un domicile fixe, un foyer qui le protège), tout cela est un obstacle quand il s'agit de suivre le Maître.

À un autre qui voulait d'abord aller enterrer son père, Jésus répond : « Laisse les morts enterrer leurs morts, mais toi, va annoncer le Règne de Dieu » (v. 60). Pourquoi t'attarder auprès de ce qui est mort ? Tourne-toi vers la vie !

À un troisième, Jésus dit : « Quiconque met la main à la charrue, puis regarde en arrière, n'est pas fait pour le Royaume de Dieu » (v. 62). On ne peut rien commencer de nouveau lorsqu'on est encore lié au passé.

Que faire de mieux pour autrui sinon le délivrer des chaînes qui l'emprisonnent dans son passé ? La mission de Jésus était d'annoncer la libération aux captifs. Tous ceux qui veulent le suivre sont invités à se rendre d'abord libres pour ensuite, avec lui, pouvoir libérer les autres.

## Transfigure ton passé

Se libérer de la tyrannie du passé ne se fait pas en refoulant les expériences vécues autrefois. Le refoulement n'a jamais résolu aucun problème. Ce qui est refoulé continue à hanter les recoins secrets de l'inconscient et mène à des angoisses irraisonnées, à l'agressivité ou à la tristesse.

Plutôt que de te laisser tyranniser par ton passé, tu peux saisir les commandes toi-même et faire de ce passé quelque chose de beau. Transforme radicalement ton ancienne manière d'être et d'agir. Au lieu de laisser le présent et l'avenir rééditer d'anciennes expériences, prends ton passé en mains et donne-lui un sens nouveau à partir de ce qui est maintenant. C'est le présent qui décide du sens du passé. Tu y trouveras des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'intelligence n'est pas à dédaigner, comme si elle était moindre que la conduite de l'Esprit. L'intelligence *fait partie* de cette conduite : la plupart du temps, c'est à travers la lumière de notre intelligence qu'il nous dirige. Et l'intelligence nous dit qu'on n'arrive à rien dans la vie, si l'on ne prend pas de décisions à long terme.

## Fidélité ou « constance »

Beaucoup d'entre nous sont bien d'accord pour penser qu'une promesse est faite pour être tenue. Rompre sans scrupule une promesse est généralement considéré comme une trahison qui sape la confiance mutuelle. On remet plutôt en question le fait de savoir s'il est sage de s'engager par vœu pour longtemps. Est-il sage de forcer l'avenir à s'écouler entre les berges d'un fleuve dont j'ai moi-même creusé le lit ? Est-ce qu'alors je ne me contrains pas à vivre une vie commandée par *le devoir* ? C'est en effet mon *devoir* de demeurer fidèle à ce que j'ai décidé un jour. Mais cela ne revient-il pas à tuer toute vie ? La vie est mouvement, progression, changement.

Non, le devoir n'est pas en lui-même une chose morte. Si on lui obéit du fond du cœur et non d'une manière mécanique et statique, il devient un instrument solide au service de la fidélité. Et si la fidélité, par moments, « n'en peut plus », alors le devoir peut être son « remplaçant ».

Le philosophe existentialiste français Gabriel Marcel (1889-1973) remarque que la fidélité est autre chose que la constance. La « constance » est la qualité par laquelle on tient ferme à ce qu'on a choisi, par laquelle – selon le dictionnaire – on dure. Constance est presque synonyme de ténacité : on tient ferme dans la même disposition ou la même situation sans s'en laisser détourner. Le mot « constant » nous fait penser à inaltérable, immuable.

Je puis assurer à un ami que mon attitude envers lui n'a pas changé, que j'ai envers lui les mêmes sentiments que le jour où notre amitié a pris naissance. Et je continue peut-être à faire ce que j'ai toujours fait : écrire pour le Jour de l'An et pour son anniversaire, avertir de mes changements d'adresse, téléphoner lorsqu'il arrive quelque chose d'important dans ma vie. Mes preuves d'amitié l'atteignent avec une régularité d'horloge. Il n'est pas d'ami plus « constant » que moi. Mais lorsqu'il est dans le besoin, quand il traverse une longue période de dépression, je ne donne pas signe de vie. Cela ne fait pas partie de mes habitudes, de ce qui était prévu à l'origine.

« Vous êtes, vous, ceux qui ont tenu bon avec moi dans mes épreuves », dit Jésus (Lc 22, 28). Si je laisse mon ami seul dans ses moments les plus difficiles, si je ne suis pas *avec* lui dans ses « épreuves », peut-il encore m'appeler son ami ? L'amitié, pour moi, se réduit à quelques règles non écrites, que j'ai déterminées une fois pour toutes. Je me considère fidèle lorsque je me conforme à ces règles. Mais *lui*, peut-il avoir le sentiment que je suis fidèle ?

Cette sorte de constance a peu de chose à voir avec l'amour. Elle serait plutôt un produit de l'amour-propre. On ne veut pas passer pour infidèle, traître. La « fidélité » montrée dans cette amitié n'est pas influencée par la détresse ou le besoin qu'éprouve l'ami, mais par la prétention personnelle à être correct et irréprochable.

Dans la relation avec Dieu également, on prend souvent la constance pour la fidélité. Jeune homme, je suis entré au Carmel afin de vivre pour Dieu de la manière la plus radicale possible. Si ma vie consistait en « fidélité » à mon radicalisme tel que je l'entendais pendant mon noviciat, on pourrait à peine appeler cela une vie. Vivre, c'est progresser. Je ne puis me contenter maintenant de me donner à Dieu exactement dans la même

mesure qu'au début de ma vie religieuse. Dieu découvre sans cesse à mes yeux de nouvelles régions de mon être dont je ne soupçonnais pas l'existence dans ma jeunesse. Il veut que je le laisse entrer là aussi. Aimer Dieu est beaucoup plus exigeant que je le croyais au commencement. L'amour auquel il m'invite est toujours plus grand. La fidélité à ma vocation est avant tout fidélité à celui qui m'appelle, et celui-là, je ne cesserai jamais d'apprendre à le connaître toujours davantage.

Le risque auquel on est exposé dans les relations humaines existe donc aussi dans la relation avec Dieu : c'est le risque de s'installer sur un certain palier et de faire consister la « fidélité » en une constante répétition des mêmes mots, des mêmes prières, des mêmes petits renoncements.

## Une fidélité créatrice

La fidélité authentique ne répète pas mécaniquement les vieux schémas ni ne va par les sentiers battus. La vraie fidélité est capable d'inventer.

Elle ressemble à la puissance créatrice de Dieu. On pourrait croire que Dieu, après avoir créé toutes choses, se contente de répéter ce qu'il a déjà fait. Une première impression pourrait faire croire que l'action créatrice de Dieu n'a eu lieu qu'au début. La création une fois « achevée » (Gn 2, 2), il semblerait qu'elle poursuive son chemin et se tire d'affaire toute seule. En réalité, Dieu crée sans cesse à *nouveau*. Sa « fidélité » envers sa création réside dans le fait qu'il la renouvelle à chaque instant. Aucune aurore, aucun coucher de soleil ne ressemble tout à fait à un autre. C'est le problème des météorologues : leurs prévisions du temps sont rarement exactes. Les éléments rassemblés dans leur ordinateur ont beau être nombreux, le résultat ne recouvre jamais entièrement la réalité.

Si nous pouvions seulement avoir l'intelligence d'orienter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tension, aucun effort véritable. Aucun risque, non plus, de surmenage. Ici, l'allure est déterminée par Dieu. Chaque chose va au rythme divin, vite ou lentement, mais en général plus vite, du moins dans l'ensemble, que si je faisais cette œuvre de moi-même.

Nous retrouvons ici quelque chose de l'insouciance du paresseux, dépouillée toutefois de la négligence et de la nonchalance qui marquaient sa manière. L'insouciance est maintenant une conséquence de la confiance totale. Je découvre que le joug est plus facile à porter et le fardeau plus léger que je ne le supposais (Mt 11, 30). Ici, mon agir est compris dans l'agir de Dieu et, par là même aussi, imprégné d'éternité. Une éternité à laquelle non seulement je crois mais que j'expérimente.

Quelque chose de l'éternel aujourd'hui de Dieu se reflète dans une action qui lui est « prêtée ». Je suis entièrement à l'instant présent, totalement attentif et totalement détendu. Je n'ai pas besoin d'avoir peur de ne pas terminer ma tâche. Un Autre en porte la responsabilité. Je puis tranquillement demeurer dans le présent, un présent extrêmement étroit, vu dans une perspective horizontale, mais en même temps infiniment profond si on le regarde à la verticale dans son rapport harmonieux avec l'éternel présent de Dieu.

Pour *toujours* travailler ainsi et, par là, expérimenter continuellement l'éternité de Dieu dans le temps, il faut probablement être un saint, un grand saint. Saint Jean de la Croix écrit que « à peine se rencontre-t-il une âme qui soit mue de Dieu en tout temps et pour toutes choses, c'est-à-dire qui ait une union avec Dieu si continuelle que la motion divine, sans l'entremise d'aucune forme, se fasse constamment sentir à elle<sup>6</sup>. »

Mais nous tous qui ne sommes pas encore des saints, nous pouvons coup par coup, avec courage et obstination, revenir à

cette attitude indifférente au moi, ou nous en rapprocher. Alors nous pourrons aussi, de plus en plus souvent, percevoir quelques lueurs furtives de cette éternité au cœur du temps. Le présent nous deviendra sacré car nous le verrons devenir transparent et introduire en nos vies quelque chose de l'éternité divine.

« Chaque instant est une éternité »

Quelqu'un me demandait récemment ce qui s'était produit dans la Trinité au moment de l'Incarnation, lorsque Dieu s'était fait homme. La réponse est que la Trinité s'est ouverte à nous pour que nous puissions participer à sa vie.

Cette ouverture de la Trinité, par laquelle la vie en son sein nous devient accessible, est spécialement tangible, concrète et perceptible au cœur de l'instant présent. C'est en vivant dans le présent que nous participons à l'aujourd'hui éternel de la Trinité. L'instant présent est le vêtement de Dieu, le manteau qui lui est propre. Une prière profonde, dont la pendule nous dit qu'elle a duré une heure, peut être vécue comme un court instant. Et à l'inverse, un court instant de disponibilité totale pour Dieu peut avoir un parfum d'éternité.

« Chaque instant est une éternité », écrit Thérèse de Lisieux à sa sœur Céline<sup>7</sup>. D'après le contexte, elle veut dire que notre manière de vivre maintenant engage notre éternité. Chaque instant est une pierre de construction pour l'éternité. Chaque seconde de notre vie a des conséquences pour l'éternité. Nous avons du mal à imaginer ce qui peut arriver dans l'espace d'un instant. « Céline », écrit Thérèse un an plus tard, « il me semble que le bon Dieu n'a pas besoin *d'années* pour faire son œuvre d'amour dans une âme, un rayon de son cœur peut *en un instant* faire épanouir sa fleur pour l'éternité<sup>8</sup>. » Quel réconfort pour les plus âgés d'entre nous, qui se désolent d'avoir « gâché » leur

vie !

Mais ces mots « chaque instant est une éternité » peuvent signifier davantage. Comme nous l'avons vu plus haut, l'instant présent incarne l'éternité. L'aujourd'hui éternel de Dieu s'ouvre à nous dans l'instant présent. La dimension d'éternité inhérente au temps se révèle dans le présent. Mais à la condition que tu ne disperses pas ton attention vers ce qui *fut*, ce qui *est* et ce qui *advindra*, pour être entièrement présent dans cet instant. Cette présence totale, là où le seul « maintenant » existe, te donne un avant-goût d'éternité. Le temps s'arrête.

Si nous avons l'habitude de consacrer régulièrement du temps à l'oraison, cette expérience ne nous est probablement pas étrangère. Lorsque tout notre être est recueilli dans une attention à Dieu pleine d'amour, ou plutôt lorsque nous sommes toute ouverture à *son* attention pleine d'amour pour nous, le mot « temps » perd son sens. La pendule continue à marcher, c'est sûr, mais nous ne sommes plus synchronisés avec elle. Nous ne vivons plus dans ce qui passe mais dans ce qui demeure.

---

<sup>1</sup> Cité in A.-M.Carré, *Chaque jour je recommence*, Cerf, Paris, p. 25.

<sup>2</sup> *Traité de l'abandon à la Providence divine*, Livre II, ch. 10, Gabalda, Paris, 1959, p. 81-82.

<sup>3</sup> *Derniers entretiens 15-V-7*, Cerf, Paris, 1971, p. 208-209.

<sup>4</sup> *Confessions* XI, 20, 26 – DDB /Bibliothèque augustinienne, volume 14, p. 313.

<sup>5</sup> *Människans väg (Le chemin de l'homme)*, Bonniers, Stockholm, 1964, p. 89-90.

<sup>6</sup> *La Montée du Mont Carmel III*, 2, 16, Œuvres complètes, éditions du Cerf, Paris, 2001, p. 793.

<sup>7</sup> 15 octobre 1889.

<sup>8</sup> 20 octobre 1890.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rempli de sérénité et de paix. En le rencontrant, nous pouvons avoir un goût d'éternité et les besoins temporels perdent tout intérêt. Nous disons alors :

« *Qui donc aurais-je dans le ciel ?*

*Avec toi, je suis sans désir sur la terre » (Ps 73, 25),*  
sans désir des satisfactions limitées qu'offre le temps.

En priant si souvent pour que nos morts « reposent en paix », nous avons tendance à associer le repos et la paix avec la mort. Mais le repos de Dieu n'est pas la mort ; il est plutôt la perfection de la vie dans toute son harmonie. Ce qu'on a coutume d'appeler « oraison de quiétude » consiste justement à goûter, l'espace d'un instant, cette éternité où ne se trouve plus aucune insatisfaction.

## L'antithèse de l'éternité : le temps fuyant

« Le temps passe vite, le temps fuit », disons-nous. Ce qui nous frappe le plus quand nous pensons au temps, c'est son écoulement. Tout passe sur cette terre. Les événements sont comme des nuages qui passent. Parfois, quand la vie nous semble belle, nous aimerions dire à l'instar de Faust : « *Verweile doch, du bist so schön* » (*Ô temps, suspends ton vol, cette heure est si belle*). Mais le temps est impitoyable. Il poursuit son allure sans se laisser toucher par nos supplications.

C'est surtout lorsque nous jetons un regard en arrière sur le temps passé qu'il nous semble avoir disparu à un rythme fou. L'enfant trouve que grand-mère a vécu si longtemps, si longtemps... et la pensée de devenir aussi vieux qu'elle lui donne le vertige : c'est comme si on avait devant soi une durée sans fin. Mais grand-mère, elle, se souvient de son enfance comme si c'était hier et toute sa vie lui semble un rêve sans consistance. Tout a fui. Rien n'est plus.

*« Tout cela s'est évanoui comme l'ombre, comme un message porté en courant.  
Tel le navire qui fend l'onde agitée sans qu'on puisse retrouver la trace de son passage  
ou le sillage de sa carène dans les flots ; tel encore l'oiseau qui vole à travers les airs et ne laisse de son trajet aucune marque perceptible,  
car l'air léger, frappé à coups de rémiges, fendu par le puissant élan des ailes qui battent, est traversé sans qu'on y trouve ensuite l'indice de son passage ;  
telle la flèche lancée vers le but,  
quand l'air déchiré revient aussitôt sur lui-même,  
si bien qu'on ignore la trajectoire suivie ;  
ainsi nous-mêmes, à peine nés, nous avons disparu. »  
(Sg 5, 9-13)*

Qui n'a jamais été pris de mélancolie devant la fuite des choses ? La plupart ont effectivement disparu de ma vie, le passé s'allonge de plus en plus, tandis que l'avenir va en diminuant. Il semble que le passé dévore l'avenir. Il ne reste plus, à la fin, que le passé, irréel comme un rêve.

De fait, il est faux de dire que l'homme « a » du temps. Le temps file comme du sable entre les doigts. Nous n'avons aucun pouvoir sur lui. Il est « indisponible<sup>2</sup> ». Il semblerait que le temps soit en marche vers nous. Il vient, il s'approche. Mais dès qu'il est là, il a déjà disparu. Le temps est glissant comme une anguille. Nous n'avons jamais prise sur lui. Il nous échappe, inexorable.

Le temps nu, c'est-à-dire le temps dépouillé de sa dimension d'éternité, est un malheur pour l'homme. Il joue à cache-cache avec lui, contre son gré.

Mais l'homme pourrait aussi prendre part au jeu, librement. Ce

qui serait peut-être un moyen de rompre avec cette malédiction du temps. Nous pouvons *laisser* s'écouler le temps, nous pouvons nous laisser flotter au gré du courant. Pourquoi, au fond, devrions-nous essayer d'arrêter son cours ? N'aspirons-nous pas à « une patrie meilleure, à une patrie céleste » (He 11, 16), « car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous sommes à la recherche de la cité future » (He 13, 14). Or le temps nous y conduit. Si le temps ne s'écoulait pas ou s'il s'écoulait plus lentement, l'attente en serait d'autant plus longue. À moins que nous préférions le prélude à la symphonie...

La fuite du temps peut être une bénédiction pour celui qui, avec saint Paul, oublie le chemin parcouru et tend vers l'avant, en s'élançant vers le but (Ph 3, 13-14). Il semble que le temps lui-même s'élançe et s'impatiente. Il ne s'arrête pas un seul instant mais se hâte vers le but.

Cette fuite du temps n'est peut-être rien d'autre que l'empressement plein d'ardeur que le temps met à atteindre cet instant où il se dissoudra dans l'éternité.

## La dimension éternelle du temps

Mais le temps est-il vraiment nu ? N'est-ce pas l'homme lui-même qui a « dépouillé » le temps et l'a, de ce fait, transformé en pur écoulement ? Le temps inclut une part d'éternel. Le temps est vêtu d'éternité.

Au lieu de nous figurer le temps et l'éternité comme deux lignes horizontales avançant sur un parcours parallèle et ne se rencontrant donc jamais, nous devrions voir l'éternité comme une ligne verticale en perpétuel contact avec le temps. La ligne verticale serait immobile tandis que le temps s'écoulerait horizontalement. L'éternité est en contact permanent avec le temps. Elle lui donne sa profondeur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

notre regard vers ce passé, nous le tournons en même temps vers l'avenir. L'Avent est aussi l'attente pleine de désir du retour du Christ au dernier jour.

Lorsque notre prière dit « Viens, Seigneur Jésus », c'est l'ancien appel d'Israël attendant le Messie qui retentit à travers nos paroles. Nous nous sentons unis aux patriarches et aux prophètes. Mais ces mêmes paroles sont chargées du désir de l'Église chrétienne qui attend de voir s'accomplir le temps de l'histoire où Dieu sera tout en tous (1 Co 15, 28). Nous ne nous contentons pas d'aller du passé à l'avenir et inversement, nous nous trouvons dans les deux à la fois. Nous rencontrons continuellement dans la liturgie et les célébrations de l'Église cette imbrication remarquable des dimensions du temps. Tout y est multidimensionnel. Dans une homélie bien connue sur la fête de Noël, Tauler (env. 1300-1361) explique que Noël est la célébration d'une triple naissance : la naissance éternelle du Fils engendré par le Père, la naissance de Jésus à Bethléem, et la naissance du Christ en nous. La première naissance a lieu hors du temps, la seconde appartient au passé et la troisième s'accomplit continuellement.

Au cours de la liturgie de Pâques, l'Église nous offre une synthèse magistrale de ces trois dimensions du temps. Tous les événements importants de l'histoire du salut défilent devant nous. Cela commence à la création et se termine dans le ciel. Au cours de la liturgie de la Parole, nous voyons comment Dieu, aux temps passés, a sauvé son peuple. Sept textes-clé de l'Ancien Testament nous font parcourir toute l'ancienne alliance. Mais celui de l'épître tiré de la lettre aux Romains (6, 3-11) proclame que le Christ est ressuscité des morts et que la mort n'a plus d'empire sur lui. Le passage se termine par cette affirmation triomphante : « De même vous aussi : considérez que vous êtes morts au péché et vivants pour Dieu en Jésus-Christ ».

La liturgie baptismale et le renouvellement des vœux du baptême permettent à chacun des participants de vivre cette synthèse de manière palpable. Descendre dans l'eau et y être plongé, c'est mourir au vieil homme : le passé est noyé dans la miséricorde de Dieu. Sortir de l'eau, c'est naître à une vie nouvelle qui débouche sur la vie éternelle. Tout cela s'accomplit dans un seul et même acte qui interrompt la « fragmentation » du temps. Les événements successifs du temps convergent en un seul point.

L'Église, dans sa liturgie et ses célébrations, se situe toujours au point de jonction de plusieurs niveaux qui ne cessent de se recouper. Voilà pourquoi le temps de l'Église est extrêmement riche, mais aussi plein de mystère. Celui qui exige des explications claires, exactes, peut se sentir frustré. De quoi parlez-vous au juste : de Bethléem ou du jugement dernier ? L'Église parle de tout à la fois.

Au fond, ce n'est pas si étonnant. Le temps de l'Église porte l'empreinte du temps de Jésus. Or Jésus jongle avec les temps et les mêle : « Avant qu'Abraham fût, *Je Suis* » (Jn 8, 58). Il est né du Père « avant les siècles », il est le centre de l'histoire et le cœur du monde, il est en même temps le point Oméga, l'avenir absolu. Celui qui vit en lui – et c'est ce que fait l'Église – accède d'un coup à l'histoire tout entière et va même au-delà de l'histoire. Tout coïncide en celui qui est.

Tout ceci n'est pas pure théorie et a des conséquences pratiques.

## Le passé est ici, aujourd'hui

Le passé n'a jamais définitivement disparu.

Comme c'est là une des idées principales de ce livre et que, de plus, nous portons en nous une opposition innée à ce genre de pensée, permettez-moi de la souligner une fois de plus. La

conception courante selon laquelle « ce qui est fait est fait » ne correspond pas à la réalité, surtout pour celui qui vit au rythme du temps de l'Église.

Pourquoi pleurer sur mon passé, persuadé que je n'y puis plus rien ? La vie sacramentelle de l'Église me donne accès à mon passé. Il est toujours à ma disposition. Il est, d'une certaine manière, davantage à ma disposition qu'au moment où il se trouvait là. Avec la distance, il m'est possible de voir le passé dans une perspective d'ensemble. Je puis voir la place qu'il tient dans ma vie et contribuer activement à ce que, effectivement, il « trouve sa place » et joue un rôle positif dans l'évolution de ma vie. Les blessures occasionnées par le péché peuvent devenir des blessures d'amour, nous dit saint Jean de la Croix<sup>1</sup>.

Je me souviens d'une retraite suivie pendant mes années de collège.

Le Père commença par quelques paroles qui s'imprimèrent profondément dans ma mémoire : « Timeo Dominum transeuntem et non revertentem » (*Je crains le Seigneur qui passe et ne revient pas*). Je n'avais pas de peine à en saisir le sens. La retraite est une occasion de conversion. Si nous manquons cette occasion, elle est définitivement perdue. Elle ne reviendra plus jamais.

Plus tard, j'ai compris que ce n'est pas là toute la vérité, qu'il peut même être dangereux d'insister sur le caractère unique de cette occasion. Dieu ne fait pas que passer ; *il revient aussi*, non pas seulement en nous offrant de nouvelles possibilités de faire une retraite, mais aussi en ce que l'occasion manquée peut, d'une certaine manière, être récupérée ou reprise en mains. Je puis retourner à mon passé et le transformer, non dans la matérialité du fait, mais dans sa substance. Lorsque dans l'Église je reçois le pardon de mes péchés, mon passé est « transsubstantié ». Nous passons à côté de la valeur du pardon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# TABLE DES MATIÈRES

Préface

## Chapitre I L'ÉNIGME DU TEMPS

Temps objectif et temps subjectif  
Le Réel « existe » du fait de l'homme  
Les «Talents» du Temps  
Temps cyclique et temps linéaire  
Tels nous sommes, tel est le temps

## Chapitre 2 LA RAISON D'ÊTRE DU TEMPS

Du temps pour grandir  
Dieu se révèle dans le temps  
Le temps, c'est l'attente du Dieu qui nous attend  
Tout a « son » temps  
Perversion du temps  
Et pourtant, tout est donné à la fois

## Chapitre 3 LE TEMPS DE JÉSUS

Totalement ouvert au Père  
Jésus a le temps  
Le temps et ses contrefaçons  
Je suis l'Alpha et l'Oméga – (Ap 1, 8)

## Chapitre 4 LE TEMPS CHRÉTIEN

Les traits spécifiques du temps chrétien  
La présence du passé : une grâce

L'avenir est présent dès maintenant  
Le caractère trinitaire du temps

## Chapitre 5

### PRIER : SE TENIR DEVANT L'ÉTERNEL

Un seul Orant : l'Esprit  
Prière contemplative  
N'y a-t-il pas en toi plus que tu ne crois ?  
Une prière pour notre temps  
La Prière d'abandon  
Prière sur la respiration  
Sainte répétition

## Chapitre 6

### STOP

Prière et travail  
Une croisée de chemins  
Le petit exercice du Métropolitain Antoine Bloom

## Chapitre 7

### JE N'AI PAS LE TEMPS

Il y a toujours assez de temps  
Au lieu de la peur, la confiance  
La bonne confiance en soi  
Découvre ton rythme propre  
Un critère : le jeu

## Chapitre 8

### SAINT OUBLI – SAINTE MÉMOIRE

Apprends à oublier  
Personne n'est obligé de vivre au-dessus de ses moyens  
Une ascèse hasardeuse ?  
« N'oublie aucune de ses largesses » (Ps 103, 2)

Maturation de la mémoire

« Faites ceci en mémoire de moi »

## Chapitre 9

### RACHETER LE TEMPS

La pression du passé

Transfigure ton passé

Le Pardon

Une création nouvelle

Dans le Christ, le temps est déjà racheté

## Chapitre 10

### FIDÉLITÉ

Fidélité ou spontanéité ?

L'homme peut choisir

Fidélité ou « constance »

Une fidélité créatrice

Toujours

Le Troisième

## Chapitre 11

### LE PRÉSENT, AXE DU TEMPS

Notre exil hors du présent

Le Présent : axe du temps

Le présent : occasion unique

Le présent rempli d'éternité

« Chaque instant est une éternité »

## Chapitre 12

« DE TOUT TON LONG, ÉTENDU DANS LE PRÉSENT »

Vis dans le réel

Présence totale

« Voici que je vais faire du neuf » (Is 43, 19)

Un aujourd'hui stérile

Chapitre 13  
CETTE PULSATION DE L'ÉTERNITÉ AU CŒUR DU  
TEMPS

Qu'est-ce que l'éternité ?  
L'antithèse de l'éternité : le temps fuyant  
La dimension éternelle du temps  
Le temps éphémère et le temps du Christ  
Des portes ouvertes sur l'éternité

Chapitre 14  
LE TEMPS DE L'ÉGLISE

L'Église joue avec les trois dimensions  
Le passé est ici, aujourd'hui  
L'avenir est ici, dès maintenant

Chapitre 15  
LA LITURGIE, UNE SYNTHÈSE

Saisi par Dieu  
La liturgie, synthèse de temps et d'éternité  
Le rythme de l'année liturgique  
Le dimanche

ÉPILOGUE

Le temps du Ciel